

Sauver les femmes en détresse

Marie-Josephite Fitzbach et le Bon-Pasteur

Marguerite Jean

Number 26, Summer 1991

Entre sainteté et superstitions

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, M. (1991). Sauver les femmes en détresse : Marie-Josephite Fitzbach et le Bon-Pasteur. *Cap-aux-Diamants*, (26), 40–42.



SAUVER LES FEMMES EN DÉTRESSE

MARIE-JOSEPHTE FITZBACH

ET LE BON-PASTEUR

par Marguerite Jean*

LE QUÉBEC DE 1850, ANNÉE DE LA FONDATION DE LA communauté du Bon-Pasteur de Québec, vit une période d'apogée au plan économique en raison de ses activités portuaires intenses. Mais le commerce du bois entre le port de Québec et la Grande-Bretagne va bientôt amorcer un déclin. La ville n'en est pas moins grouillante et ouverte à de multiples avenues sur tous les fronts: politique, démographique, religieux, culturel.

Marie-Josephte Fitzbach (1806-1885). Née à Saint-Vallier, elle fonde en 1856 la Congrégation des Sœurs servantes du Cœur-Immaculé de Marie, dites sœurs du Bon-Pasteur. (Anonyme, huile sur toile, coll. des sœurs du Bon-Pasteur).

Incorporée depuis 1833, la cité prend de plus en plus d'expansion. Les faubourgs s'allongent et les habitations poussent comme des champignons. Une population flottante, constituée surtout par les matelots retenus dans le port, les immigrants en transit, les soldats de la garnison, s'avère un appoint favorable pour le commerce, mais en même temps elle donne lieu à certaines plaies sociales que l'on finit par accepter. Les statistiques de l'époque, selon l'historien John

Hare, évaluent à quelque cinq à six cents le nombre de prostituées pour la seule ville de Québec. Les lois municipales tolèrent les «maisons closes» à la condition qu'elles n'avoisinent pas les édifices du culte ni les écoles et d'avoir une façade suffisamment discrète. Le sort de ces femmes, souvent très jeunes et surtout très pauvres, qui à l'intérieur de ces maisons mal famées troquent pour un peu d'argent leur santé, leur beauté et leur dignité, ne semble pas préoccuper grand monde!

De plus, les nombreux débits d'alcool ne font que multiplier les problèmes sociaux: pauvreté à l'état endémique, querelles familiales, bagarres, vols, altercations pouvant même aller jusqu'au meurtre. Les femmes y sont parfois mêlées et elles en sont les premières victimes. Nombreuses sont celles qui visitent la prison de la rue Saint-Stanislas. Elles y entrent, elles en sortent, elles y reviennent «Que voulez-vous? dira l'une

de ces infortunées au chevalier George Manly Muir, membre de la Société Saint-Vincent-de-Paul, qui voulait les inciter à changer de vie, quand même nous en aurions la volonté, nous ne le pourrions pas. Une fois perdues, nous sommes sans ressources, personne ne veut nous recevoir».

Un défi de taille

Accueillies à leur sortie de prison, ces femmes exploitées, dénudées, enfermées dans une misère sans nom et sans issue, représente un défi de taille. Pour George Manly Muir, il faut le relever. Émerge alors la figure de Marie-Joseph Fitzbach, veuve du marchand François-Xavier Roy, retirée depuis peu chez les sœurs de la Charité de Québec où ses deux filles sont novices. Au nom de l'Église, accepterait-elle d'ouvrir un refuge, un lieu de reprise pour les femmes que l'on qualifie de «mauvaise vie», alors qu'elles ne demandent qu'un morceau de pain, un regard de tendresse, un peu de travail et un toit protecteur pour retrouver goût à la vie. Le chevalier Muir assure madame Roy de l'appui de la Société Saint-Vincent-de-Paul et l'archevêque de Québec, M^{gr} Pierre-Flavien Turgeon, de sa paternelle bénédiction.

Après réflexion, prière et consultation auprès de ses deux filles, madame Roy dira oui au soir du 31 décembre 1849. Dès le 12 janvier suivant, le modeste logis loué par la Société Saint-Vincent-de-Paul au 67 de la rue Richelieu ouvrira ses portes à une première femme impliquée dans toute une série de désordres. Madame Roy, alors âgée de 43 ans, n'en est pas à ses premières armes. Quand elle travaillait à Québec, avant son mariage, elle aimait visiter à l'Hôtel-Dieu les malades les plus abandonnés et elle cherchait le moyen de les ramener à Dieu. Mariée, puis veuve, elle s'adonnait facilement aux œuvres de charité en faveur des laissés pour compte. Mais de là à partager le même toit que ces femmes dégradées, il y a une grande marge. «Si du moins, je pouvais aider quelques-unes de ces malheureuses à s'attacher à Jésus-Christ comme autrefois Marie de Magdala!» Cette pensée aiguillonne son zèle et donne courage à son âme parfois hésitante.

Au secours des jeunes

La maison de la rue Richelieu étant devenue trop étroite pour accueillir toutes les femmes désireuses de se réhabiliter, un emplacement est acheté sur la rue de La Chevrotière, dans le faubourg Saint-Louis. Là, une autre misère s'impose à la sollicitude de madame Roy et de ses jeunes compagnes qui sont venues d'un peu partout lui offrir leur gratuite collaboration. Dans ce quartier, en effet, des enfants en grand

nombre ne peuvent être scolarisés, faute d'école. Le curé de Notre-Dame-de-Québec, l'abbé Joseph Auclair, ne tarde pas à conseiller à madame Roy d'ouvrir une école pour tout ce petit monde désœuvré. Deux classes sont donc organisées dans la jeune maison du Bon-Pasteur, l'une de langue française et l'autre de langue anglaise. À ses «novices», madame Roy donnera une consigne de départ qui se perpétue dans la

Le chevalier George Manly Muir exhorte les femmes détenues à la prison de Québec à changer de vie. (Anonyme, huile sur toile; coll. des sœurs du Bon-Pasteur).



communauté: «Si deux élèves se présentent, l'une riche et l'autre pauvre, et que vous n'ayez qu'une seule place disponible, donnez la préférence à l'enfant pauvre, la première pouvant être facilement reçue ailleurs».

Le chevalier Muir converse avec madame Fitzbach-Roy au sujet d'un possible refuge pour les femmes sortant de prison. (Anonyme, huile sur toile; coll. des sœurs du Bon-Pasteur).

Le Bon-Pasteur de Québec, incorporé civilement en 1855 et l'année suivante érigé en congrégation religieuse, est maintenant en mesure d'étendre ses œuvres de réhabilitation et d'ensei-

gnement. En 1870, Marie-Josephte Fitzbach vera avec joie «les enfants de la réforme» confiés à sa communauté. Ces toutes jeunes adolescentes, sans foyer, abandonnées à la rue, et dont les carences affectives s'expriment dans un

religieuses pour leur paroisse de venir frapper à la porte de la communauté du Bon-Pasteur. C'est ainsi qu'avant le décès de la fondatrice survenu le premier septembre 1885, quinze couvents ouvrent leurs portes dont l'un aux États-Unis.



*Premières classes au Bon-Pasteur.
(Anonyme, huile sur toile; coll. des sœurs du Bon-Pasteur).*

comportement déviant, trouvent à la congrégation du Bon-Pasteur les bras maternels de la fondatrice pour les consoler et une pédagogie toute simple, faite de bonté et d'affection, pour leur permettre de donner une nouvelle orientation à leur existence trop tôt compromise.

En 1874, quelques médecins de Québec s'inquiètent de voir que de jeunes mères célibataires, pauvres et venant surtout de la campagne, doivent accoucher à la prison ou à l'hôpital de la Marine parce que la maternité dirigée par demoiselle Marie Métivier sur la rue Couillard ne peut les accueillir. Les autorités demandent alors aux sœurs du Bon-Pasteur d'ouvrir une nouvelle ressource pour les secourir. L'hôpital de la Miséricorde voit ainsi le jour, suivi un peu plus tard par la fondation de la crèche Saint-Vincent-de-Paul.

Aux œuvres d'assistance spirituelle et sociale, se sont ajoutées, avec les années, des maisons d'enseignement dans les campagnes et les petits centres urbains. Le grand vicaire Charles-Félix Cazeau, chapelain et ami de la communauté, ne manque pas de suggérer aux curés désirant des

Grâce à un laïc clairvoyant, avec qui Marie-Josephte Fitzbach a toujours su collaborer, et à un épiscopat réceptif, dont le soutien fut constant, les sœurs du Bon-Pasteur de Québec ont donné une stabilité à leur établissement et une efficacité à leurs œuvres de miséricorde et d'enseignement (décret d'approbation de l'Institut, 1856). Avec les années, de nouveaux impératifs ont donné lieu à des implantations inédites. Mais le charisme d'amour et de bonté de leur fondatrice, Marie-Josephte Fitzbach, spécialement à l'égard des femmes en situation de détresse morale, continue d'inspirer l'action des sœurs du Bon-Pasteur de Québec, et de susciter de leur part des gestes qui portent et qui durent. ♦

* Canoniste et historienne